

jointe, évidemment soumise à la modulation de la phrase entière, mais gardant une autonomie syntaxique égale à celle du substantif. Il y a là une différence fondamentale entre l'ancien français (et toutes les autres langues romanes) et le français moderne. En bonne pédagogie, il faudrait avant tout souligner ces différences fondamentales au lieu de les dissimuler en appliquant à l'ancien français des distinctions grammaticales propres au français moderne. Ce n'est pas ainsi, semble-t-il, qu'on facilitera la tâche à ceux qui abordent l'étude de l'ancien français.

5. Avec ces deux ouvrages, nous disposons d'un coup de deux solides manuels de l'ancien français. Il va sans dire qu'une vraie évaluation de leurs mérites respectifs ne sera possible qu'après une certaine utilisation. Ce qui d'emblée en facilitera pourtant l'emploi, ce sont les très bons index (60 pages chez Moignet!) qui permettront de les consulter sans la moindre difficulté.

Le livre de Moignet est peut-être la meilleure grammaire de l'ancien français écrite à ce jour. Hormis les réserves exprimées plus haut, je n'hésiterai pas à la recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'ancien français, et à tous les linguistes en général: elle les passionnera. Grâce à cet ouvrage, et à celui, moins ambitieux, de Ménard, on sera dorénavant mieux à même d'aborder l'étude de l'ancien français.

Michael Herslund  
Copenhague

## Envoi

Nous avons présenté ci-dessus un petit choix de manuels d'ancien français et d'histoire de la langue française. Nous n'allons pas ici recommander tel ou tel de ces ouvrages: nos collègues sauront bien s'en charger. Mais nous aimerions

bien conclure par quelques réflexions à propos des deux questions qui se dégagent inévitablement des comptes rendus soumis au lecteur: comment écrire un manuel d'ancien français et comment écrire un manuel d'histoire de la langue française?

«Aucune langue – présente ou passée – n'a sans doute fait l'objet d'observations, d'analyses, d'interprétations et d'études plus nombreuses, plus variées, plus détaillées que l'ancien français; et cependant nous le connaissons mal et j'ai souvent l'impression que tout est à reprendre, que tout reste à faire.» (P. Guiraud, *L'ancien français*, p. 113. Que sais-je? 1056, Paris 1968). Bien que nous estimions que le pessimisme de Guiraud doit être modifié par la parution de travaux tels que la grammaire de Moignet, il reste néanmoins un problème très réel auquel nous allons consacrer quelques remarques en guise de conclusion. Comment en effet écrire une grammaire de l'ancien français? Quel que soit son point de départ méthodologique, le linguiste se trouve toujours devant un choix (et spécialement celui qui doit écrire un manuel destiné aux débutants): 1. Ou bien établir un corpus et alors, en l'exploitant méthodiquement, fixer les règles qui rendent compte des faits relevés; le résultat en sera nécessairement moins une grammaire de l'ancien français qu'une grammaire des textes exploités. Faut-il passer sous silence une construction qui, par un simple hasard, ne figure pas dans le corpus, alors que son existence peut être amplement attestée ailleurs? C'est ce que semble faire par ex., et de façon très symptomatique, la *Petite Syntaxe* de L. Foulet. En faisant une comparaison des grammaires existantes, on s'aperçoit qu'il y a un stock d'exemples, puisés dans une trentaine d'œuvres littéraires, qui reviennent dans tous les manuels, imposant des limites très contraignantes à notre conception de l'ancien français. – 2. Ou bien, par un effort d'abs-

traction, chercher à déceler, derrière la diversité superficielle des dialectes géographiques et chronologiques, l'entité qui sera la structure propre de l'ancien français, donc faire une description plus « abstraite », en exploitant à la fois beaucoup de textes différents (ou, comme M. Wagner le note avec beaucoup de justesse dans son nouveau livre, beaucoup de manuscrits) et le savoir qu'on a pu accumuler.

Le même choix s'impose évidemment pour quiconque veut écrire une grammaire d'une langue quelconque. Mais pour l'ancien français, la tâche est plus difficile que pour une langue vivante: tel tour de syntaxe relevé dans une œuvre du XIII<sup>e</sup> siècle ne le devons-nous pas à un copiste du XIV<sup>e</sup>? L'écart entre langue écrite et langue parlée, qu'en savons-nous au fond, etc.? Mais il nous semble que la tâche est impossible si, au préalable, on n'a pas opté pour l'une ou l'autre des deux voies indiquées. Un livre comme celui de M. Wagner aide beaucoup à comprendre la nécessité de ce choix, complétant ainsi, de manière efficace, les manuels traditionnels (comme G. Raynaud de Lage, *Introduction à l'ancien français*. SEDES, Paris 1966), et les ouvrages plus discursifs tels que celui de P. Guiraud cité ci-dessus.

Dans un petit article suggestif, le regretté Knud Togeby a tenté d'apporter une réponse à la question: *Comment écrire une grammaire historique des langues romanes?* (*Studia Neophilologica* 34, 1962, p. 315-20). Comme les conclusions auxquelles il aboutit sont valables aussi dans notre domaine, nous allons lui emprunter quelques-uns de ses arguments.

Un manuel d'histoire de la langue française, destiné aux étudiants de français, pour lesquels l'étude de l'ancienne langue et de l'histoire de la langue ne constitue qu'une partie peu importante du programme, ne peut pas viser à décrire toute

l'histoire de la langue, dans tous ses aspects. Il faut donc que l'auteur de manuels se fasse des idées bien précises sur le but à atteindre et sur la manière d'y arriver en présentant le maximum de données indispensables dans un minimum de pages: Insister sur l'histoire interne ou sur l'histoire externe de la langue? Envisager tous les aspects de grammaire ou limiter l'exposé à quelques-uns de ces aspects? Présenter les faits de langue par tranches chronologiques ou bien suivre les parties du discours? Attacher ou non de l'importance à l'aspect géographique (la situation du français par rapport aux dialectes, aux autres langues romanes), etc.?

Jusqu'ici personne n'a réussi ni même cherché à réunir dans un seul manuel universitaire tous ces aspects de l'histoire de la langue française – et, pourtant, dans une histoire de la langue, tous ces aspects se tiennent. Il se peut que cet idéal soit irréalisable, et ce n'est peut-être pas par hasard que les ouvrages que nous avons présentés se révèlent si différents les uns des autres bien que se proposant le même but. – Il se peut aussi que la seule solution satisfaisante à apporter au problème consiste, pour le moment, à établir deux types de manuels. On aura ainsi, d'une part, 'le livre de référence' qui, à la manière des manuels de Price et de Togeby, réduit au minimum les pages consacrées à l'histoire externe de la langue pour faire place à un maximum de renseignements concrets sur les aspects internes: phonétique, grammaire, vocabulaire; ce type de manuel sera le livre de base pour l'étudiant qui aborde l'étude des anciens textes et de l'histoire de la langue. Et, d'autre part, on aura des 'aperçus' qui, comme celui de Rickard, présentent les faits de langue, pour une période donnée, dans leur contexte historique et socio-culturel; traçant les grandes lignes de l'évolution de la langue, un tel manuel présuppose une connaissance des don-

nées concrètes, il sera donc un supplément indispensable, réservé aux étudiants avancés.

Svend Hendrup, Michael Herslund  
Copenhague

### Littérature française

Paul Viallaneix: *Le premier Camus* suivi de *Ecrits de jeunesse d'Albert Camus*. Paris, Gallimard, 1973, 304 p.

Les «Cahiers Albert Camus» nous avaient déjà présenté *La mort heureuse* (Paris, Gallimard, 1971), première mouture de *L'Etranger*. Ce second volet contient d'autres «Ecrits de jeunesse» (pp. 125-287), s'échelonnant entre 1932 et 1934, qui ne sont pas tous des inédits: Roger Quilliot en avait déjà publié ou cité quelques-uns dans son édition des *Essais* (Pléiade, pp. 1169-1219), ainsi qu'il est indiqué p. 126. Par ailleurs, une douzaine de pages sont consacrées à l'origine et à l'établissement des textes (pp. 289-302).

Il n'est point question ici d'analyser ces «Ecrits de jeunesse» mais de faire un compte rendu sur l'étude qui les précède et qui est intitulée «Le premier Camus» (pp. 9-125): les «Cahiers» ne se limitent pas à la publication d'inédits mais, comme ils le signalent au lecteur, ils accueillent «des études susceptibles de jeter une lumière nouvelle sur l'œuvre d'Albert Camus».

S'appuyant sur des notes que Camus a consignées dans ses *Carnets* ou sur des lettres qu'il a adressées à ses amis, Paul Viallaneix suit pas à pas la formation «des idées, des sentiments et des mythes qui s'exprimeront plus tard dans une œuvre d'une rare unité». Partant du fait établi que l'œuvre de Camus «devient classique dans la mesure où elle pose plus de questions qu'elle ne donne de répon-

ses», il recherche les origines et la formation de l'auteur, comme on le fait pour tout écrivain classique. Et ce n'est pas là son moindre mérite. En effet, Paul Viallaneix parvient ainsi à nous montrer ce que Camus doit, en particulier, à Pascal, à Nietzsche, à Dostoïevski, à Proust, à Gide, à Montherlant, à Malraux et à son maître et ami Jean Grenier (Kierkegaard n'est pas mentionné) et ce qui l'oppose à eux. Il réussit à déceler les motivations profondes qui ont fait de Camus un artiste, parce que l'art doit «fixer en formules éternelles ce qui flotte dans le vague des apparences», un écrivain, parce que «l'œuvre est un aveu, il me faut témoigner». A travers cette genèse de la vocation, nous pouvons entrevoir les étapes suivantes:

- le dénuement matériel et moral pousse Camus à l'oubli, au rêve;
- le rêve se consigne plus facilement par écrit, d'où les premiers contes;
- La *Douleur* d'André de Richaud ouvre au jeune rêveur de nouveaux horizons, car mieux que l'oubli, la littérature est une délivrance;
- et l'étincelle jaillit à la lecture des *Iles* de Jean Grenier.

Le choix est fait, Camus sera écrivain. Il lui reste à se fixer une déontologie, à se constituer une profession de foi:

- il ne versera pas dans le misérabilisme, incompatible avec la sérénité de l'art;
- il dira la vérité, mais pas toute, par pudeur;
- il ne tombera pas dans le régionalisme, car l'art passe avant le soleil et la mer;
- il adoptera un style sobre, mais non pauvre, par fidélité.

Enfin, ajoutons que, de façon magistrale, Paul Viallaneix réussit à débusquer les différents signes qui, dans la vie ou dans les premiers écrits de Camus, vont préparer ce besoin d'unité et cette chaîne de dualités qui caractérisent l'œuvre en-